Saint-Amand, Jean Amand
Lacoste
Quatre heures

QUATRE HEURES,

OU

LE JOUR DU SUPPLICE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

DE MM. St. AMAND ET ALEXANDRE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 25 Février 1828.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.



QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET NOUVELLES,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N°. 18.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIMON GÉRARD, militaire.	M. CAMIADE.
ALEXIS GÉRARD, son frère, sous le nom D'AUGUSTE ROBERT . . .	M. FRANCISQUE.
DUBROCARD, perruquier.	M. MERCIER.
UN MAGISTRAT.	M. LEQUIEN.
UN COCHER.	M. DUMOUCHEL.
DEUX COLPORTEURS	M. EUGÈNE. M. ÉTIENNE.
VICTORINE, jeune veuve.	Mme GAUTHIER.
MARGUERITE.	Mme GOBERT.
Mme BERTRAND, aubergiste	Mme ADOLPHE.
CHARLES, fils de Marguerite, 6 ans. .	La petite RÉNÉ.

SOLDATS, COLPORTEURS, GARÇONS DU RESTAURANT, PEUPLE, INVITÉS, etc.

(La scène est à Paris.)

Imprimerie de L.-E. HERHAN,
rue des Boucheries S.-G. n. 38.

QUATRE HEURES,

OU

LE JOUR DU SUPPLICE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une cour commune à madame Bertrand et à Victorine. Au fond, une petite porte batarde donnant sur les quais. A gauche et sur le côté, une grille; au-dessus de cette grille, on lit : Atelier d'horlogerie. *A partir du corps-de-logis, jusqu'à l'avant-scène, un mur garni de verdure. Cette partie du théâtre a l'aspect d'un jardin de marchand de vins : des berceaux, des tables, des bancs, un comptoir y sont placés çà et là. Au premier étage de la maison de madame Bertrand, est une lanterne, sur laquelle sont écrits ces mots :* Hôtel du Nord, chambres et cabinets garnis. *Au-delà de la porte du fond, on aperçoit les quais.*

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, *puis, un moment après,* MAD. BERTRAND.

(*Simon en capotte, le sac sur le dos, un bâton à la main. Il paraît en dehors de la porte du fond.*)

SIMON, *regardant la lanterne.*

Chambres et cabinets garnis, bon!... voilà ce qu'il me faut! (*Il appèle.*) Holà!... quelqu'un!...

MAD. BERTRAND.

(*En dedans.*) On y va, on y va. (*elle paraît*) Qu'y a-t-il pour votre service?

SIMON.

Une chambre, un cabinet, ce que vous aurez enfin... bon marché s'entend; un soldat, vous d'vez l'savoir, ça n'a pas son gousset cousu d'or...

MAD. BERTRAND.

Je sais ce qui vous convient... et je vais...

SIMON.

Je le crois; mais dépêchons, parce que, voyez-vous, quand on a fait cent-cinquante lieues, à pied, le sac sur le dos.... vous comprenez?... un peu de repos, çà ne peut pas nuire...

MAD. BERTRAND.

Dans un moment votre chambre sera prête... en attendant asseyez-vous toujours-là.

SIMON.

Çà n'est pas de refus...

(*Mad. Bertrand entre dans la maison; Simon se débarrasse de son sac.*)

SCÈNE II.

SIMON, *seul.*

Me voilà donc à Paris, près de mon frère! mon frère!.. drôle de corps, il faut en convenir; quitter son pays comme un fou, disparaître sans prévenir personne : si j'en crois certains bruits, il avait bien ses raisons.... peu de ressources, des créanciers... et puis cette Marguerite, son enfant, ces liaisons-là finissent toujours mal; ont dit qu'ils ont aussi quitté le pays; pour rejoindre Alexis, sans doute; le rejoindre?... et le moyen dans Paris, sans autre indication que le nom, je n'en sais pourtant pas plus qu'eux... comment faire pour le retrouver?... d'abord employer la protection de mon colonel... et puis, qui sait?.... avec de la persévérance, on vient à bout de tout.

SCÈNE III.

SIMON, MAD. BERTRAND,

MAD. BERTRAND, *un registre sous le bras.*

Votre chambre est prête, monsieur.

SIMON.

Suffit... je vais me reposer... (*fausse sortie.*) Ah! à propos, madame l'hôtesse, j'ai une visite à faire à mon colonel.... la grande tenue est de rigueur... pourrait-on se faire raser ici?...

MAD. BERTRAND.

Sans doute : j'attends justement mon voisin Dubrocard... le perruquier-coiffeur par excellence du quartier; dès qu'il arrivera, je le ferai monter dans votre chambre...

SIMON.

N'y manquez pas, je vous en prie....

MAD. BERTRAND.

Voulez-vous me donner vos noms que je les inscrive.

SIMON.

Formalité de rigueur : c'est trop juste.

(*Mad. Bertrand se place à une table sur le devant de la scène; Simon s'approche d'elle; Dubrocard paraît au fond.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUBROCARD, (*un bouquet à la main.*)

DUBROCARD, *pendant que Mad. Bertrand inscrit les noms, regarde à travers la grille, qui est à gauche.*

Comment, comment tout est encore fermé chez ma cousine? Victorine dormirait-elle si tard?... un jour de noces çà serait fort!... appelons d'abord la voisine Bertrand.

(*Pendant ce court monologue, Simon est entré dans la maison; Dubrocard, en se retournant, aperçoit Mad. Bertrand.*

Eh!.. la voila!... commère!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* SIMON.

MAD. BERTRAND.

Ah!... c'est vous Dubroeard?...

DUBROCARD.

Moi-même, qui vous apporte le bouquet que vous m'avez chargé de vous procurer pour l'offrir ce matin à notre jolie petite veuve; le voilà : il est soigné, hein?

MAD. BERTRAND.

Très-bien, mais je suis à vous tout-à-l'heure, laissez-moi achever d'inscrire les noms de ce soldat qui vient d'arriver chez moi.

DUBROCARD.

Cette chère commère, il n'y a pas de noces ou de fêtes qui tienne... elle est toujours-là... à son affaire... aussi, voilà comme on fait une bonne maison!...

MAD. BERTRAND.

Taisez-vous donc, bavard, vous allez me faire tromper.

DUBROCARD.

Je suis muet... Ah! çà, mais ils sont donc bien longs et bien difficiles à retenir ces noms?... (*il s'approche et regarde par-dessus l'épaule de Mad. Bertrand.*) Simon... Simon Gérard? Tiens, Gérard!... c'est justement le nom de ce fameux faux monnoyeur qui était en appel à la cour de cassation, et dont le procès est fini d'hier.

MAD. BERTRAND, *fermant son livre et se levant.*

Ah!... et quel est le résultat?

DUBROCARD.

Le résultat, je l'ai dans ma poche.

MAD. BERTRAND.

Comment?....

DUBROCARD.

Oui, à votre intention, commère, et pensant que vous seriez bien aise de connaître les détails de cette intéressante affaire, j'ai pris tout exprès la Gazette des Tribunaux.

MAD. BERTRAND.

On n'est pas plus aimable... Eh bien, Dubrocard, tandis que nous sommes seuls, voyons, lisez-moi donc cet article!

DUBROCARD.

Volontiers...

(*Il déplie le journal qu'il vient de tirer de sa poche et lit.*)

« Cour de cassation... pourvoi du nommé Alexis Gérard... (*s'interrompant.*) Voyez-vous Gérard... comme votre voyageur, seulement, le prenom n'est pas le même... celui-ci s'appelle Alexis!....

MAD. BERTRAND.

N'allez-vous pas croire que ce soldat?...

DUBROCARD.

Non sans doute, puisqu'il est probable que celui dont il est fait mention ici, est pour le quart-d'heure à la conciergerie entre quatre bonnes murailles, dont il ne sortira que pour aller... Dieu sait où... mais peut-être bien que votre locataire et lui

sont parens... vous me direz, peut-être bien aussi qu'ils ne le sont pas... car enfin... il y a plus d'un âne au marché, qui s'appelle...

MAD. BERTRAND, *impatientée.*

Dubrocard, lisez donc.

DUBROCARD.

M'y voilà... m'y voilà!... (*Il lit.*)

« Nous avons rapporté, qu'il y a six mois environ, un particulier soupçonné d'émission de fausse monnaie, fut arrêté à 20 lieues de Paris, et cherchant à gagner l'étranger, on trouva sur lui plusieurs pièces fausses de 5 francs, et ses papiers firent connaître qu'il se nommait Alexis Gérard, qu'il était âgé de 25 ans et natif de Besançon. Transféré à Paris, perquisition fut faite en son domicile, faubourg Saint-Marceau, où divers outils et matières propres à la fabrication de la fausse monnaie furent trouvés à l'appui de l'accusation. Confronté avec les voisins, tous ont déclaré le reconnaître; quelques-uns ont déposé qu'il habitait avec un individu environ de son âge, et qui avait disparu en même temps que lui. Interrogé sur ce point, Alexis Gérard a nié le fait et a soutenu n'avoir aucun complice. Traduit, il y a un mois, devant la Cour d'assises, il a persisté à ne faire aucun aveu à cet égard; déclaré coupable à l'unanimité, il a été condamné à la peine de mort!... »

MAD. BERTRAND.

Le pauvre diable!...

DUBROCARD.

Quoi! vous le plaignez, vous?

MAD. BERTRAND.

Eh! mais oui, je ne le cache pas, ces choses-là me font toujours de la peine...

DUBROCARD.

Vous avez bien de la bonté... tant pis pour ceux qui s'exposent... mais voyons les motifs et le résultat de l'appel en cassation.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VICTORINE.

(*Pendant ces derniers mots, un ouvrier a ouvert la grille qui conduit chez Victorine; celle-ci accourt et aperçoit les deux personnages qui sont en scène.*)

VICTORINE.

Eh! bonjour ma bonne amie, bonjour cousine.

MAD. BERTRAND.

Ah ! c'est toi Victorine ?

VICTORINE.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez sérieuse ?

MAD. BERTRAND.

Oh ! ce n'est rien, c'est que nous nous amusons...

VICTORINE, *l'interrompant.*

On ne s'en douterait guères à vous voir...

DUBROCARD.

Oui, nous nous amusons à lire la Gazette des Tribunaux...

VICTORINE.

Joli plaisir vraiment qui attriste les gens...

DUBROCARD.

Si vous voulez en prendre votre part, cousine, je vais recommencer...

VICTORINE.

Bien obligé, c'est inutile.

DUBROCARD.

Vous avez tort, car la Gazette est aujourd'hui fort intéressante.

VICTORIFE.

C'est possible, mais s'il faut vous l'avouer, comme femme, je trouve que ceux qui tiennent note, jour par jour, des crimes de leur semblables, feraient un travail plus agréable et plus méritoire en même temps, s'ils mettaient, à publier les belles actions, la moitié du zèle qu'ils emploient à faire connaître les méchantes.

MAD. BERTRAND.

Tu peux avoir raison, mon enfant, mais je doute, dans ce cas, que leur journal eut autant d'abonnés...

DUBROCARD.

Tout cela est fort bon, mais dois-je continuer ?

MAD. BERTRAND, *le lui prenant des mains.*

Non, c'est inutile, laissez-moi votre journal, je le lirai à mon aise. Tiens, voilà, je crois, Victorine, qui t'intéressera davantage ? (*Elle lui présente le bouquet.*)

VICTORINE.

Que vois-je !... un bouquet ?

MAD. BERTRAND.

Dont je te fais présent.

VICTORINE.

Oh ! qu'il est joli !...

DUBROCARD.

Je le crois bien, c'est moi qui l'ai commandé ; je l'ai choisi de couleur, parcequ'une veuve, vous comprenez ; mais je dis qu'en fait de goût, à moi le pompon !...

VICTORINE.

Que je vous embrasse mon ami. (*allant à la grille.*) Auguste! Auguste!... venez donc voir. (*se retournant vers Dubrocard.*) Vraiment, mon cousin, vous avez fait preuve de goût.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que me voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Tenez, regardez le charmant bouquet que ma bonne amie vient de me donner.

AUGUSTE.

Tous les jours, Mad. Bertrand, de nouvelles attentions...

MAD. BERTRAND.

Vraiment, oui... parlons de cette bagatelle. D'ailleurs, Victorine n'est-elle pas ma filleule...

VICTORINE, *qui a placé le bouquet à son côté.*

Auguste, suis-je bien ainsi?

AUGUSTE.

Charmante, mon amie...

VICTORINE.

Que sera-ce donc quand j'aurai ma belle toilette de noce?..

AUGUSTE.

De la toilette, vous n'en avez pas besoin pour paraître jolie...

VICTORINE.

Tant mieux, donc, car je n'en aurais fait que pour vous plaire!

DUBROCARD.

Comme on est tendre un jour de noce.

MAD. BERTRAND.

Victorine a raison... plaire à son mari c'est le devoir d'une femme honnête qui veut être heureuse... Et Auguste est un si brave garçon...

AUGUSTE.

De grâce, madame Bertrand.

VICTORINE.

Oui, mon ami, on ne saurait trop vous louer ; et quoiqu'il n'y ait guères plus de huit mois que nous nous connaissions, je vous ai déjà tant d'obligations que le don de ma main peut seul m'acquitter enver vous.

AUGUSTE.

C'est attacher trop de prix à de faibles services...

VICTORINE.

De faibles services, dites-vous, lorsqu'au péril de votre vie... car je n'oublierai jamais notre rencontre... Renversée par une voiture... j'allais être brisée sous la roue... quand, bravant le danger, vous vous élancez au-devant du cheval, vous l'arrêtez d'une main courageuse et vous m'arrachez à la mort.

DUBROCARD.

Ce cher Auguste!

VICTORINE, *à Mad. Bertrand.*

Dès ce moment, mon cœur fut à lui; j'étais veuve, maîtresse de mes actions; l'état de mon premier mari que je professais encore était le sien. J'avais besoin, pour le diriger, des soins d'un ouvrier intelligent, entendu... (*A Auguste.*) Je vous offris de me seconder; vos services accrurent la prospérité de mon établissement, et notre mariage fut résolu en dépit d'une partie de ma famille. Mais que m'importe l'opposition de ces gens-là, puisque j'ai la persuasion que vous me rendrez heureuse.

AUGUSTE.

Heureuse?.. Oui, Victorine, ce sera le but de mes efforts?..

DUBROCARD.

Ah çà! cousine, laissons cela, je vous prie; grâce pour le pathétique en faveur de la noce. Ecoutez, plutôt le détail des apprêts dont vous vous êtes reposé sur moi en me revêtant de l'emploi de grand-maître des cérémonies. D'abord j'ai retenu trois fiacres, parce que, voyez-vous, il faut que ce mariage-là fasse du bruit dans le quartier. A onze heures précises, les cochers et leurs sapins seront à notre disposition. Je ne parle pas des gants blancs et des bouquets, c'est l'usage un jour de noce... J'ai prévenu les cochers; ils seront en tenue. A midi précis, M. le maire de notre arrondissement, ou son adjoint, nous attendent à la municipalité... Une fois *le conjungo* prononcé... fouette, cocher, place du Châtelet, au *Veau qui tète.* J'ai retenu le grand salon de trois cents couverts; nous aurons de la place, nous ne sommes que vingt-sept; à quatre heures précises on servira le dîner.

MAD. BERTRAND.

Quatre heures; mais c'est un peu tôt, mon ami.

DUBROCARD.

Bon, bon, nos jeunes filles auront plus de temps pour danser après... et puis je connais des gens qui ne seront peut-être pas fâchés de pouvoir se retirer de bonne heure; hein, qu'en dites-vous? (*Il continue.*) Ah! çà vous n'avez à craindre aucune difficulté. J'ai fait lever moi-même tous les actes de décès, naissance ou mariage,

qui étaient nécessaires pour constater que Pierre-Auguste Robert, orphelin, sans parens connus à Paris, est entièrement libre de sa personne... A propos de Robert, j'ai toujours voulu lui demander çà : dites-moi, mon cher Auguste, seriez-vous un descendant de l'inventeur de cette fameuse sauce... vous savez... (*on rit.*) Écoutez donc, à défaut de titre, celui-là en vaudrait bien un autre!...

VICTORINE.

Laissons-là les titres, et songeons à notre toilette.

MAD. BERTRAND.

Quelle heure est-il?...

AUGUSTE.

Neuf heures.

DUBROCARD.

Comment, déjà neuf heures! moi qui jase là... et mes pratiques; huit à raser, autant à friser... je ne sais combien de queues à faire... sans compter que c'est moi qui dois placer le voile nuptial sur le front de ma jolie cousine.

MAD. BERTRAND.

A propos, j'allais oublier... il y a chez moi un soldat qui réclame votre ministère.

DUBROCARD.

Ma foi, qu'il attende... la mariée avant tout... Venez, cousine!...

AUGUSTE.

Pendant ce temps, moi je vais m'assurer si tout est prêt.

VICTORINE.

Bien, mais ne soyez pas long-temps,

AUGUSTE.

Je ne me ferai pas attendre.

(*Victorine et Dubrocard sortent ensemble.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, MAD. BERTRAND.

MAD. BERTRAND.

Et vous, madame Bertrand, vous n'allez pas vous préparer pour la cérémonie?

MAD. BERTRAND.

Oh ! j'ai tout le temps, je ne suis pas de ces petites maîtresses qui passent une demi-journée à faire leur toilette..... Moi, en un

quart-d'heure c'est fini... Ainsi vous voyez que je puis à mon aise achever la lecture de mon journal...

AUGUSTE.

Quelle est cette feuille?

MAD. BERTRAND.

La Gazette des tribunaux.

AUGUSTE, *troublé.*

La Gazette?... et quelle affaire si intéressante?...

MAD. BERTRAND.

Il s'agit, soi, du procès d'Alexis Gérard...

AUGUSTE, *dont le trouble augmente.*

Gérard! Gérard! dites-vous?...

MAD. BERTRAND.

Oui, ce faux monnoyeur dont le procès occupait tout Paris, il y a un mois.

AUGUSTE.

Grand dieu!

MAD. BERTRAND.

Vous avez l'air de ne pas savoir... est-ce que vous n'auriez pas encore entendu parler.

AUGUSTE, *de même.*

Non, non, j'ignorais...

MAD. BERTRAND.

Eh! mais c'est juste, vous n'étiez pas à Paris dans le moment. Cela s'est passé pendant le petit voyage que vous avez fait en Picardie, pour vous procurer les papiers de votre future.

AUGUSTE.

Et ce Gérard, (*à part*) je frémis de l'interroger... (*haut*) quel est son sort?

MAD. BERTRAND.

Eh! mon dieu, celui de tous les misérables que leurs mauvais penchans entraînent au crime... Il est condamné!...

AUGUSTE.

Condamné!...

MAD. BERTRAND.

A mort!... et son pourvoi vient d'être rejeté.

AUGUSTE, *atterré.*

Malheureux!...

MAD. BERTRAND, *remarquant l'émotion d'Auguste.*

Eh bien! vous voilà justement comme moi..... Ces choses-là vous font du mal... et pourtant après tout... Mais, tenez, pendant que je vais entrer, si vous voulez jeter un coup-d'œil sur le résumé de l'affaire... (*Elle lui présente le journal.*)

AUGUSTE, *le lui prenant vivement.*

Volontiers!... donnez, donnez!....

(*Mad. Bertrand rentre chez elle.*)

SCÈNE IX.

AUGUSTE, *seul.*

Que viens-je d'apprendre!... Condamné!... condamné!.... et j'ignorais même qu'il fut entre les mains de la justice!... Arrêt fatal!... Je n'ose jeter les yeux sur ce papier... je crainsd'y voir... (*Il hésite un moment, puis comme entraîné par un sentiment irrésistible, il parcourt rapidement le journal.*) Non, non, je respire, il a tenu sa promesse..... Pas un mot, pas un aveu, qui puisse me compromettre... Le nom, ce nom de Gérard seul!... Echange funeste! par quelle fatalité, quand j'ai su me soustraire à l'échafaud, un autre y porte-t-il mon nom?... Robert, tu vas subir ton arrêt; et moi, moi, ton complice, sous ton nom, je marche à l'autel avec Victorine... Ah! si j'avais pu prévoir... si du moins je pouvais retarder de quelques jours... Eh! le moyen, quand tout est prêt... quand déjà les témoins de cet acte solennel sont réunis!... Non, non, il le faut, en ce moment, résignons-nous!... Mais, ce journal, s'il tombait entre les mains de Victorine, mon trouble me trahirait peut-être... Il faut l'anéantir!... J'entends quelqu'un, on vient, éloignons-nous.

(*Il rentre précipitamment par la porte de l'atelier.*)

SCÈNE X.

MAD. BERTRAND ET SIMON, *sortant de la maison, puis un moment après* MARGUERITE *et son enfant, paraissant en dehors de la porte du fond.*

MAD. BERTRAND.

Un peu de patience, monsieur le militaire, je vous l'ai dit, mon voisin est là... dans un moment il sortira, et je vous promets qu'il ne partira pas sans vous avoir contenté.

SIMON.

A la bonne heure; en ce cas je vais l'attendre ici. (*Il s'assied.*)

MAD. BERTRAND.

Comme il vous plaira!... (*regardant autour d'elle.*) Auguste

est parti, Victorine est à sa toilette, tout le monde sera bientôt prêt ; il est temps de me préparer aussi, si je ne veux pas être en retard. (*Pendant ces mots, Marguerite a paru au fond; son aspect est celui d'une femme dans la dernière misère.*)

SIMON.

Qu'est-ce que c'est que cela?...

MAD. BERTRAND, *qui a été voir.*

Ce sont des mendians, il n'en manque pas dans ce pays-ci.

L'ENFANT.

Mon bon monsieur, ma bonne dame, faites-nous la charité, pour l'amour de dieu.

MAD. BERTRAND.

Mais, attendez donc, cette femme?... Oui, c'est une malheureuse que l'on remarque depuis peu de jours dans le quartier : sa misère, le désespoir où elle paraît plongée, le ton dont elle reçoit les aumônes, tout fait présumer qu'elle est sous le poids de grands malheurs!... peut-être même de grands remords!... je vais l'éloigner...

SIMON.

Pourquoi?... si elle n'est que malheureuse, c'est un motif pour l'accueillir; si elle est coupable, il faut la plaindre, la secourir et la recommander à Dieu. Attendez, attendez!... j'ai encore par là, au fond de ce gousset, quelques vieilles pièces de monnaie. (*Il fait signe à l'enfant de s'approcher.*) Ecoute ici, petit. (*l'enfant s'avance avec timidité, Marguerite demeure au fond.*) Tiens, voilà pour toi, pour ta mère. (*Il lui donne une pièce de monnaie.*) Va, va, mon garçon.

L'ENFANT.

Merci, monsieur le soldat. (*Avec joie, en retournant près de sa mère.*) Maman, maman! nous aurons du pain aujourd'hui...

MARGUERITE, *avec brusquerie.*

Du pain!... du pain!... qu'il faut mendier.

MAD. BERTRAND, *à Simon.*

Voyez-vous? point de remercîmens; c'est ainsi qu'elle agit avec tout le monde.

SIMON, *à lui-même, il regarde attentivement Marguerite.*

Voilà qui est singulier!... les traits de cette femme!... Non, c'est impossible. (*Haut à l'enfant, en lui faisant signe d'approcher.*) Un moment!... dis-moi, petit, quel âge as-tu?...

L'ENFANT.

Six ans, monsieur le soldat.

SIMON, *à part.*

C'est bien cela. (*haut.*) Quel est votre pays?

L'ENFANT.

Besançon.

SIMON.

Besançon?... et que venez-vous faire ici?...

L'ENFANT.

Monsieur...

MARGUERITE, *lui imposant silence.*

Paix!...

MAD. BERTRAND.

Laissez parler cet enfant.

MARGUERITE, *brusquement.*

Non, cet argent, si vous l'avez donné pour nous questionner... le voilà.

SIMON.

Gardez, gardez-le, Marguerite?...

MARGUERITE, *surprise.*

Mon nom?...

SIMON, *à lui-même.*

C'est elle!...

MAD. BERTRAND.

Ils se connaissent!...

SIMON, *se retournant vers mad. Bertrand.*

Madame l'hôtesse, votre monsieur Dubrocard tarde bien, il me semble; rendez-moi donc le service d'aller vous informer s'il aura bientôt fini?...

MAD. BERTRAND, *à part.*

Ah! j'entends, manière honnête de se débarrasser de moi; (*haut*) j'y vais, monsieur le soldat; (*à part*) très-certainement ils se connaissent... j'aurais pourtant bien voulu savoir....

(*Elle entre chez Victorine.*)

SCÈNE XI.

SIMON, MARGUERITE ET L'ENFANT.

SIMON, *examinant Marguerite.*

Pauvre Marguerite!

MARGUERITE.

Qui êtes-vous?

SIMON.

Votre mémoire ne saurait-elle vous le rappeler?...

MARGUERITE.

Ma mémoire?... le malheur, le désespoir l'ont éteinte.

SIMON.

J'appartiens à quelqu'un qui vous fut cher.

MARGUERITE.

Qui me fut cher?...

SIMON.

Alexis Gérard!..

MARGUERITE, *poussant un cri de surprise.*

Alexis!...

SIMON.

Je suis son frère, Marguerite.

MARGUERITE.

Le frère?...

SIMON.

D'Alexis!...

MARGUERITE.

O! mon dieu... (*Elle l'examine.*) Ces traits, ces habits!... Oui, je crois me souvenir...(*A son enfant.*) Viens, viens, allons-nous-en.

SIMON.

Arrêtez.

MARGUERITE.

Non, laissez-moi!.. Trahie, délaissée, avilie, tout le monde doit me fuir, me repousser. Adieu!

SIMON.

Demeurez, vous dis-je, et apprenez-moi pour quel motif vous avez quitté le pays.

MARGUERITE.

La honte, la douleur, les remords!..

SIMON.

Les remords?.. Sans ressources, comment avez-vous pu faire la route?..

MARGUERITE.

A pied... Trainant la misère, mendiant les plus vils alimens.

SIMON.

Vous avez dû bien souffrir?..

MARGUERITE, *mettant la main sur son cœur.*

Oui, là, surtout!..

SIMON.

Malheureuse femme!..

MARGUERITE.

Où est Alexis?..

SIMON.

Je l'ignore!...

MARGUERITE.

Quoi, vous me trompez, vous?..

SIMON.

J'ignore le lieu qu'il habite, vous dis-je, l'état dans lequel il est; mais j'ai des connaissances ici, restez avec moi, Marguerite; nous parviendrons à le trouver, et il ne dépendra pas de moi, ou il aura pitié de vous. « Frère, lui dirai-je, Marguerite » est malheureuse, il faut la secourir; son fils, ton enfant a » besoin d'un appui, allons frère, l'honneur, la nature, tu ne » saurais étouffer ces voix-là et il faut... » Suffit... je saurai l'amener; laissez-moi faire.

MARGUERITE.

Il vous dira : Mon amour est éteint... ses conseils m'ont fait horreur... j'ai dû la fuir!

SIMON.

Vos conseils?..

MARGUERITE.

Oui, l'enfer m'inspirait alors.... Ah! comme j'en fus punie!..

SIMON, *à part.*

Sa raison paraît égarée... (*Haut.*) En vous secourant, je ne m'établis ici le juge ni de vos torts, ni de ceux de mon frère; l'état dans lequel vous êtes, le sort de ce pauvre enfant, je n'en veux pas connaître davantage... Si dans quelque temps je puis vous rendre au bonheur, ou seulement calmer vos peines, eh bien, je me croirai suffisamment récompensé. Pour l'instant, ne songeons qu'au plus pressé.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MAD. BERTRAND, *puis* DUBROCARD, *un moment après.*

MAD. BERTRAND.

Ne vous impatientez pas, M. le soldat, mon voisin a fini, il me suit.

SIMON.

Bien obligé!.. Tenez, madame l'hôtesse, je vous recommande cette pauvre femme; ayez bien soin d'elle, s'il vous plaît.

MAD. BERTRAND.

Quoi! vous voulez?

SIMON.

Je me charge de la dépense.

MAD. BERTRAND.

Cela suffit.

DUBROCARD, *paraissant.*

Me voilà, de quoi s'agit-il?

SIMON.

De me donner, un coup de rasoir, en deux temps, mon camarade.

DUBROCARD.

On me l'a déjà dit : et quoique je sois bien pressé, je n'ai jamais refusé l'occasion d'obliger un brave; mettez-vous là, et dans un moment votre menton sera comme celui d'un adolescent.

MAD. BERTRAND.

Je vous laisse, messieurs. (*A Marguerite.*) Venez avec moi, bonne femme. Mon dieu!.. quelle misère!.. C'est sans doute une payse à ce brave homme? tous ces soldats ont bon cœur! (*Haut.*) Venez, venez!

MARGUERITE, *bas à Simon.*

Alexis!.. Vous me rendrez Alexis.

SIMON.

Oui, oui, comptez sur moi.

(*Mad. Bertrand fait passer Marguerite et l'enfant devant elle et les suit dans la maison, pendant ce temps Dubrocard a disposé sur une table tout ce qui lui est nécessaire pour raser Simon.*)

SCÈNE XIII.

SIMON, DUBROCARD.

(*Dubrocard fait la barbe à Simon.*)

DUBROCARD.

Il y a long-temps que vous êtes au service, mon brave?

SIMON.

Quinze ans.

DUBROCARD.

Tiens, précisément comme un de mes cousins; ah! c'est que c'est un brave aussi ce cousin-là... un brave qui a vu le feu!...

SIMON.

Moi, je compte quinze combats et douze blessures.

DUBROCARD.

Je ne sais pas au juste si mon cousin a des blessures, mais tout ce que je puis vous dire c'est qu'il a été à quinze incendies et à soixante-quatre feux de cheminées.

SIMON.

Il sert donc?...

DUBROCARD.

Dans les pompiers. Est-ce que vous venez à Paris en congé?

SIMON.

Je passe dans la garde.

DUBROCARD.

Eh! mais, c'est une faveur!

SIMON.

J'y entre avec mon grade.

DUBROCARD,

Vous avez donc des protections?

SIMON.

C'est mon ex-colonel qui pour un léger service que je lui ai rendu...

DUBROCARD.

Bah!.. et quel est donc ce service?

SIMON.

Misère.. à l'une des dernières affaires en Espagne, j'ai reçu pour lui un coup de sabre qui aurait pu lui valoir un congé définitif.

DUBROCARD.

Peste, vous appelez çà une misère?...

SIMON.

Prenez donc garde, je crois que vous me coupez!

DUBROCARD.

Non, non, ce n'est rien; c'est que vous êtes sous la brèche; voilà bien ces militaires, un coup de sabre, ils appellent çà une misère; mais la plus petite entaille provenant de notre fait, ils jettent les hauts cris. Soyez tranquille, j'ai du taffetas d'Angleterre dans ma poche. Mais pour en revenir à votre colonel, il vous doit la vie.

SIMON.

C'est possible.

DUBROCARD.

Et votre blessure?

SIMON.

Trois mois d'hôpital, et je n'y pensais plus... à mon rétablissement j'ai reçu la nouvelle de ma promotion... allons, Simon, me suis-je dit, ton chemin est fait...

DUBROCARD.

Et votre barbe aussi...

(*Il essuye ses rasoirs et les remet dans sa trousse, tandis que Simon, qui s'est levé, se rhabille.*)

SIMON.

Je me suis mis aussitôt en route pour Paris, et me voilà...

mais j'ai dans l'idée que mon colonel me ménage une surprise...

DUBROCARD.

Comment?

SIMON.

Oui, la recommandation expresse, qu'il me fait dans sa lettre de venir le voir en arrivant ici... c'est pour cela que j'ai réclamé le secours de votre rasoir... je dois être chez lui à midi... il ne s'en manque guères, je crois.

DUBROCARD.

Oh! pardonnez-moi... il est tout au plus 10 heures; au surplus, voyez à votre montre.

SIMON.

Elle ne va pas... j'ai eu la maladresse de la laisser tomber.

DUBROCARD.

Vraiment? parbleu! pendant que vous êtes ici, je vous engage à profiter de l'occasion pour la faire arranger; voilà ma cousine dont le chef d'atelier a obtenu, en son nom, une médaille de bronze à la dernière exposition des produits de l'industrie, pour l'invention d'un tourne-broche mécanique et économique, c'est un fier horloger, allez, vous ne sauriez mieux vous adresser qu'à lui.

SIMON.

Vous avez raison, et je vais la lui remettre de suite.

DUBROCARD.

Tenez, justement, j'aperçois ce premier ouvrier qui sort; je vous laisse ensemble.

SIMON.

Dites-moi donc au moins ce que je vous dois?

DUBROCARD.

Bon, bon, nous compterons celle-là avec la prochaine. (*il appèle.*) Holà!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que me voulez-vous?

DUBROCARD.

C'est ce brave homme qui veut faire réparer sa montre...

AUGUSTE, *s'avançant vers Simon.*

Monsieur... Ciel!... que vois-je?

SIMON, *le reconnaissant*

Hein?... se peut-il.... mon cher Alex!...

AUGUSTE, *bas, mais l'interrompant vivement.*

Silence!... mon frère!... (*à part.*) Il allait me nommer.

SIMON, *stupéfait.*

Que signifie?...

AUGUSTE, *déguisant son trouble.*

Dubrocard, mon ami, l'heure s'avance, et vous savez....

DUBROCARD.

Ne ne vous inquiétez pas, je ne me ferai pas attendre.... au revoir.. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

AUGUSTE, SIMON.

AUGUSTE, *à part.*

Funeste rencontre!.. comment éviter le coup qui me menace?

SIMON.

En vérité, je n'en reviens pas, quand je désespérais presque de te revoir... mais embrassons nous donc, mon cher Alexis!....

AUGUSTE, *avec inquiétude et regardant si personne ne peut entendre.*

Plus bas!.. plus bas, je t'en supplie?....

SIMON, *surpris.*

Pourquoi?

AUGUSTE.

Des raisons que je t'expliquerai plus tard... (*à part.*) Comment l'éloigner?

SIMON, *remarquant son trouble.*

Ah! çà, mais qu'as-tu donc? on dirait que ma vue te gêne, te fait de la peine...

AUGUSTE, *avec embarras.*

Peux-tu le croire?...

SIMON, *l'interrompant.*

Ne cherche pas à t'en défendre... tu n'éprouves aucun plaisir à me revoir; peut-être n'est-ce pas sans raison, et ta conduite...

AUGUSTE.

Que veux-tu dire?...

SIMON.

Je sais les reproches que tu mérites....

AUGUSTE, *avec anxiété.*

Grand Dieu!... tu saurais dis-tu?...

SIMON.

Tout ce que tu crois avoir intérêt à me cacher... ta faute... ton crime, oui ton crime, car c'en est un...

AUGUSTE, *vivement l'interrompant.*

Ah! n'élève pas la voix mon frère; je le vois, tu connais ma position, elle est affreuse!... mais les remords, les inquiétudes que j'éprouve sont mille fois au-dessus du plus affreux supplice!...

SIMON.

Eh bien, fais-les donc cesser en réparant tes torts!....

AUGUSTE, *au désespoir.*

Les réparer!... eh! le puis-je?....

SIMON.

Je viens t'en fournir les moyens!

AUGUSTE.

Comment?...

SIMON.

Marguerite est-ici?

AUGUSTE, *surpris.*

Marguerite?... quoi, c'est de Marguerite que tu me parlais à l'instant?

SIMON.

Sans doute!

AUGUSTE, *à part.*

Fatale erreur! j'ai failli me trahir.

SIMON.

Elle implore la pitié publique avec son enfant; elle demande l'aumône; frère, tu ne peux souffrir cela... je l'ai secourue, tu feras comme moi, n'est-ce pas?... viens la voir.

AUGUSTE.

Moi la revoir? jamais?... cette femme est le génie malfaisant qui m'a poussé à ma perte. Si tu savais... C'est elle qui, par ses funestes conseils, ses emportemens, ses transports jaloux, en faisant la honte et le malheur de ma vie, m'a contraint à fuir loin d'elle, à chercher, dans d'autres lieux, l'estime et le repos qu'elle m'avait ravis!... C'est elle enfin, qui est la cause première de tous mes maux!... Jamais, non jamais je ne la reverrai!

SIMON.

Alexis, je ne te comprends pas... Est-ce donc ainsi que tout-à-l'heure tu voulais effacer ta faute, réparer tes torts... Marguerite est mère, comme telle, elle a des droits, sinon à ton amour, du moins à ta pitié... et tu ne peux te refuser...

AUGUSTE.

Tes instances sont inutiles, tu n'obtiendras rien de moi!..... Marguerite est en ces lieux, dis-tu?... Ce serait un motif pour m'en éloigner à l'instant; si des raisons puissantes n'enchaînaient ma volonté!..... Mais toi, mon frère, si jamais je possédai ton amitié, si les liens du sang qui nous unissent me donnent le droit de réclamer de toi le plus important service... Garde-toi de faire

connaître à Marguerite que tu m'as retrouvé; j'adoucirai sa misère, mais arrache-là de ces lieux; emmène-là loin de moi, au bout du monde, s'il le faut, que jamais son nom même ne frappe mon oreille!... C'est le repos, le bonheur de ma vie tout entière, que j'implore de toi dans ce moment!.

SIMON, *peiné.*

Frère, je l'avoue, ta dureté m'étonne autant qu'elle déchire mon cœur!... Adieu donc!... puisque tu l'exiges, je retourne près de Marguerite; je saurai la décider!... mais c'est mal, frère!... Oh! oui, bien mal!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARGUERITE ET L'ENFANT.

MARGUERITE, *dans la maison.*

Simon!... Simon!...

AUGUSTE.

Juste ciel! quelle voix!...

(*Marguerite paraît, et pousse un cri en apercevant Auguste.*)

AUGUSTE, *avec effroi.*

Marguerite!...

MARGUERITE.

Alexis!...

AUGUSTE.

Fuyons!...

L'ENFANT, *courant dans les bras d'Auguste.*

Papa!... papa!...

AUGUSTE.

Dieu! mon fils!... malheureux enfant!... Ah! dois-je te punir des fautes de ta mère!...(*Il le presse contre son sein.*)

MARGUERITE.

Alexis!...

AUGUSTE, *la considérant avec pitié*

Dans quelle misère!...

MARGUERITE.

Voilà où tu m'as réduite!...

AUGUSTE.

N'accusez que vous de mon abandon!...

MARGUERITE.

Je te revois, tous mes maux sont finis, nous ne nous quitterons plus!

AUGUSTE.

Que dites-vous?... Avez-vous oublié les motifs qui m'ont contraint à vous fuir?...

MARGUERITE, *avec douleur.*

Que me rappelles-tu?...

AUGUSTE.

Tous les liens qui nous unissaient sont rompus.

MARGUERITE.

Rompus?...

AUGUSTE.

Cependant la nature n'aura pas en vain élevé la voix! Je fus coupable, je le sens, en étouffant dans mon cœur la tendresse paternelle, je veux réparer ma faute!... Consentez à m'abandonner cet enfant!...

MARGUERITE.

Me séparer de mon fils! c'est mon seul bien!...

AUGUSTE.

Il le faut!... son intérêt le veut; je veillerai sur son enfance!... je lui prodiguerai tous les soins d'un père; je ferai plus, en me souvenant que vous êtes sa mère... j'oublierai tout le mal que vous m'avez fait, et mes bienfaits s'étendront jusques sur vous. Mais, pour prix de mes soins, il faut que vous vous éloigniez à l'instant de ces lieux. J'exige que vous renonciez pour jamais à me voir.

MARGUERITE.

Je te comprends!..... ce n'est point assez de m'avoir livrée à toutes les horreurs du besoin; tu veux encore m'arracher jusqu'au titre de mère!... Tu n'y parviendras pas. Ne crains rien, mon Charles, tu trouveras toujours dans le cœur de ta mère, assez de tendresse pour n'avoir point besoin de recourir à la pitié de cet ingrat.

AUGUSTE.

En vous retrouvant, je devais m'attendre à être en butte à vos emportemens, à vos injures; mais abrégeons. Acceptez-vous mes bienfaits?...

MARGUERITE.

Tes bienfaits!... non, tu es le seul à qui je ne mendierai pas le pain de la pitié. (*Arrachant son enfant, des bras d'Auguste.*) Viens, mon fils, viens implorer la charité publique.

SIMON.

Tu l'entends, mon frère!...

AUGUSTE.

Cruelle position!... Marguerite!...

MARGUERITE.

Crains la vengeance d'une mère!...

VOIX *dans la coulisse.*

Auguste! Auguste!...

AUGUSTE, *à part.*

Juste ciel!... on m'appelle!..... c'est Victorine!..... Ah! qu'elle ne soit pas témoin..... (*à Simon.*) Au nom de l'amitié, mon frère, entraîne-là... éloignez-vous d'ici.

SIMON.

J'y consens, si tu me promets de la revoir encore!...

AUGUSTE.

Eh bien! soit : mais quittez à l'instant ces lieux, cette maison; il le faut!... je t'en supplie!...

SIMON.

Il suffit!

AUGUSTE, *à part.*

Sous quelles auspices, grand dieu! se forme cette union!.....

(*Il rentre chez Victorine.*)

SCÈNE XVII.

SIMON, MARGUERITE, L'ENFANT.

SIMON.

Vous le reverrez, Marguerite; apprêtons-nous à le satisfaire en délogeant d'ici.

MARGUERITE.

Non, j'y veux demeurer, je veux lui faire connaître mes droits.

SIMON.

Allons, allons, point de violences, point de menaces. Une femme qui plaide la cause de l'amour, une mère qui prie pour son enfant, doit, inspirer de l'intérêt, par sa douleur et sa résignation.

MARGUERITE.

J'obéis donc, mais c'est pour toi seul, mon fils!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUBROCARD, *puis* MAD. BERTRAND.

DUBROCARD, *arrivant par le fond.*

Madame Bertrand!..... madame Bertrand!... mais allons donc, les mariés doivent être prêts... on n'attend plus que vous.

MAD. BERTRAND, *en toilette.*

Me voilà!... me voilà!... (*Ils entrent ensemble chez Victorine.*)

MARGUERITE.

Qu'entends-je?... un mariage!... quel soupçon!... Un froid mortel me saisit!...

(*Elle tombe, presque sans connaissance, sur une chaise, Simon et l'enfant lui donnent des secours. Pendant ce temps, la noce sort de chez Victorine. Auguste, donne des marques d'effroi, à la vue de Marguerite. On se dirige vers le fond; des fiacres paraissent sur le quai, on monte dedans.* TABLEAU.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la cour de la mairie ; à gauche, l'escalier par lequel on y arrive ; tout auprès sur le mur, le tableau des publications ; au fond, une grille qui sépare la cour de la rue ; à gauche, une autre sortie ; des bancs çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOUQUETIÈRES, COCHERS, PASSANTS.

(*Au lever du rideau, un garçon de bureau vient ouvrir le tableau des publications, pour y mettre un papier ; il le referme et remonte à la Mairie ; au fond, des cochers et leurs voitures, attendent les gens de la noce ; trois bouquetières causent avec eux.*)

UNE BOUQUETIÈRE.

Dites donc, les cochers? il me semble que m'sieu l' Maire, sauf l' respect que je lui dois, met bien du temps à lire, aux nouveaux mariés, l'article 212 et suivant du coq civil?

UN COCHER.

C'est vrai, commère.

LA BOUQUETIÈRE.

V'là pour le moins trois quarts-d'heure que nous croquons le marmot en les attendant.

LE COCHER.

A leux aise ; je n' nous plaignons jamais d' çà, nous autres, quand nous sommes à l'heure.

LA BOUQUETIÈRE.

C'est ben ; mais si çà continue, nos bouquets seront bientôt aussi secs que nos gosiers.

LE COCHER.

Oui, dà!.., eh ben, les petites mamans, sans façon pourrait-on vous offert un p'tit verre de blanc pour passer l' temps?

LA BOUQUETIÈRE.

Sans doute qu'on l' peut.

LE COCHER.

En c' cas, entrons-là.

(*Il désigne le marchand de vin.*)

LA BOUQUETIÈRE.

Mais vos bêtes, qu'est-ce qui les gardera pendant c' temps-là?

LE COCHER.

Bon! elles se garderont ben toutes seules; n'y a pas d' danger qu'elles prennent le mors aux dents.

TOUS.

Entrons! entrons!...

LA BOUQUETIÈRE.

Attendez donc, v'là z'un militaire en tenue de rigueur qui vient par ici; p't'être ben qu'il est d' la noce, et j'allons savoir...

(*Les cochers entrent au cabaret.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, SIMON, MARGUERITE, L'ENFANT.

SIMON.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Laissez-moi.

SIMON.

Quelle nouvelle idée?... pourquoi porter ici vos pas?

MARGUERITE.

Malgré moi... un instinct secret...

SIMON.

Votre conduite n'est pas raisonnable; lorsque pour remplir la promesse que j'ai faite à mon frère, je vous conduis dans un quartier éloigné du sien; pourquoi chercher à vous rapprocher de sa demeure.

MARGUERITE.

Pourquoi?... pour éclaircir un doute affreux!...

SIMON.

Quel doute? je ne vous comprends pas.

MARGUERITE.

Qu'est-il besoin?...

SIMON.

Venez, venez, Marguerite.

MARGUERITE.

Non, ma place est là... sur ce banc.

SIMON, *à part.*

Quel est donc son dessein?

LA BOUQUETIÈRE.

Pardon, excuse, mon camarade... Seriez-vous de la noce?...

SIMON.

Quelle noce?...

LA BOUQUETIÈRE.

Pardi, n'y en a pas trente-six!... d' celle qui est en ce moment à la Mairie.

SIMON, *brusquement*

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA BOUQUETIÈRE.

Faut pas nous manger pour çà, m'sieu la Valeur; oui, une noce.

MARGUERITE.

Une noce!... une noce!...

LA BOUQUETIÈRE.

Tiens, la v'là-t-il pas qui s' fâche aussi, c't'autre!... oui, ma p'tite, une noce, et si tu veux savoir le nom de celui qui se marie, lis la pancarte.

(*Elle va chez le marchand de vin.*)

MARGUERITE.

Ah! ce tableau... oui. (*elle s'en approche et lit.*) « Victorine... Auguste Robert. » Robert; je respire; ce n'est pas lui.

SIMON.

Pour la dernière fois, Marguerite, voulez-vous me suivre?...

MARGUERITE.

Oui, j'y consens; maintenant, partons!...

SIMON.

Venez donc; mais comme je dois me rendre chez mon colonel, et que le temps me manque pour vous conduire à la nouvelle demeure que je vous destinais; je vais vous accompagner d'abord jusqu'à l'église voisine.

MARGUERITE.

Soit.

SIMON.

Vous m'attendrez là; je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

MARGUERITE.

Ce n'est pas lui!... viens, mon fils, allons remercier le ciel!...

SIMON.

En vérité, plus je la vois, et plus je suis tenté de croire... n'importe, dès que j'aurai vu mon colonel, rejoignons Alexis; je compte beaucoup sur cette nouvelle entrevue. Un bon cœur ne saurait résister, long-temps, aux larmes d'une femme, aux caresses d'un enfant.

(*Il rejoint Marguerite, et sort avec elle et l'enfant par l'issue de droite.*

DUBROCARD, *en dehors.*

C'est bien, cochers, nous descendons ici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES COCHERS, DUBROCARD, ET QUELQUES INVITÉS.

LA BOUQUETIÈRE.

De ce coup-là! v'là les gens d' la noce. En avant nos bouquets.

DUBROCARD, *aux dames qu'il amène.*

Venez, mesdames, venez; quoique votre toilette nous ait tenu passablement de temps, nous ne serons pas encore les derniers, je l'espère.

LA BOUQUETIÈRE.

Not' bourgeois, v'là les dames de la halle qui viennent...

DUBROCARD.

Ah! ah! des fleurs? bon, remettez-moi tout cela, en ma qualité de maître des cérémonies, c'est moi que cela regarde.

(*Il prend les bouquets, et les paie; les dames de la halle se retirent.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTORINE, AUGUSTE, MAD. BERTRAND, GENS DE LA NOCE, *descendant de la Mairie.*

DUBROCARD, *surpris.*

Comment, déjà mariés?

MAD. BERTRAND.

Ah bien oui, mariés, point du tout ; il y a encore deux mariages avant nous.

VICTORINE.

Impatientés d'attendre, nous nous sommes décidés à venir prendre l'air ici quelques instans.

DUBROCARD.

A la bonne heure, vivent les noces pour les incidens!...

MAD. BERTRAND.

Les noces?... les noces?... à mon avis rien n'est comparable à cela ; une seule et même pensée occupe, d'une manière bien différente, pourtant, tous ceux qui sont présens... le passé se retrace à la mémoire des vieillards sous les couleurs les plus riantes ; les jeunes filles, en rougissant, songent à l'avenir ; quant aux mariés, oh ! pour ceux-là, c'est différent, ils sont tout au bonheur présent, et cette conformité d'idée répand sur tous les visages un air de joie, de contentement qui me ravit et m'enchante.

DUBROCARD.

Eh bien, voisine, puisque les noces paraissent être si fort de votre goût, que ne vous mariez-vous? soit dit sans vous flatter, belle veuve, vous n'iriez pas bien loin pour trouver des gens qui troqueraient, sans difficulté, leur titre de voisin contre celui de mari.

VICTORINE.

Eh! mais cousin, voilà presque une déclaration.

DUBROCARD.

Comment, presque?... c'en est une, cousine, et si madame Bertrand veut me prendre au mot.

MAD. BERTRAND.

C'est bon, c'est bon, mauvais plaisant, nous verrons cela.

AUGUSTE, *à part.*

Simon aura-t-il tenu sa promesse? aura-t-il éloigné Marguerite?

VICTORINE.

Qu'avez-vous donc, Auguste? serait-ce le retard apporté à notre mariage qui vous contrarierait? où plutôt serait-ce le mariage lui-même?...

AUGUSTE.

Ah! Victorine, quelle pensée! pouvez-vous donc à ce point douter de mes sentimens pour vous.

VICTORINE.

Vous êtes triste, ce n'est pas sans motif, et quand on aime bien les gens, on n'a pas de secrets pour eux.

AUGUSTE.

Des secrets?...

VICTORINE.

Oui, vous en avez, Monsieur, et je veux les savoir.

AUGUSTE.

Chère Victorine!... (*à part.*) Dois-je lui avouer?... oui, l'honneur, la délicatesse m'en font une loi.

VICTORINE.

Eh bien?....

AUGUSTE, *de même.*

Mais devant tant de témoins.

MAD. BERTRAND, *à Dubrocard.*

Voisin, je crois que nos jeunes gens ont quelque chose à se confier.

DUBROCARD.

Ecoutez donc, voisine, un jour de noce, c'est bien naturel; laissons ces chers enfans en tête à tête. Ah! madame Bertrand, quand viendra mon tour avec vous!....

(*Dubrocard, madame Bertrand et les gens de la noce rentrent à la Mairie.*)

SCÈNE V.

VICTORINE, AUGUSTE.

VICTORINE.

Eh bien, Auguste, nous sommes seuls?

AUGUSTE, *à part..*

Il le faut donc!... (*haut.*) Eh bien oui, quoiqu'il m'en coûte, je vais soulager mon cœur; Victorine, je vais tout vous avouer. (*à part.*) Tout!... oh! non, il est un secret qui doit rester, à jamais, au fond de mon âme!...

VICTORINE.

Il me tarde d'être au fait de votre confidence; non que je la redoute; que craindrais-je? je possède votre cœur, nos goûts, nos sentimens sympatisent, et de quelque nature que soient vos aveux, je suis sûre d'avance qu'ils ne peuvent nuire à mon bonheur.

AUGUSTE, *à part.*

Hélas!

VICTORINE.

Parlez donc, et quelque soit votre faute, si toutefois vous en

avez commise une ; rappelez-vous que vous parlez devant une amie toute prête à vous excuser.

AUGUSTE.

Tant d'indulgence!... écoutez-moi donc. J'avais à peine dix-neuf ans; j'étais orphelin, maître de mes actions, lorsque le hasard me procura en province, la connaissance d'une femme dont la liaison devait exercer la plus funeste influence sur mon avenir. Cette femme, nommée Marguerite, était dans un âge où l'on peut espérer encore de plaire, quoique sans jeunesse. J'étais sans expérience, sans guide, dans un âge, moi-même, où tout est illusion, et où les plaisirs sont seuls comptés pour quelque chose. Tout entier à la passion que cette femme avait su m'inspirer, dominé par elle, égaré par ses conseils, je négligeai mon état, je dissipai le peu de bien que je possédais, et en peu de temps enfin, je fus sans ressources. Je vis l'abîme; mais Marguerite... venait d'acquérir un titre... qui devait resserrer les nœuds qui m'attachaient à elle.

VICTORINE, *réprimant un sentiment pénible.*

Continuez.

AUGUSTE.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles je fus en butte à ses transports jaloux. Le découragement s'était emparé de mon âme... la misère, l'affreuse misère nous accablait de tous ses maux, lorsqu'enfin Marguerite poussa l'infamie jusqu'à me conseiller de me rendre criminel.

VICTORINE.

Grand dieu!...

AUGUSTE.

Je ne vous peindrai pas l'horreur que me fit éprouver cette proposition. Déjà, par ses emportemens, ses persécutions, sa jalousie effrénée, Marguerite m'était devenu insupportable... Cette action acheva de me la rendre odieuse. Je résolus de la fuir, j'accomplis mon projet, et je vins à Paris, espérant être à jamais délivré de sa présence.

VICTORINE.

Qu'entends-je!... mais... votre enfant?...

AUGUSTE.

C'est ici, Victorine, que j'ai besoin de toute votre indulgence. Dans cet instant fatal, dois-je l'avouer? je confondis l'innocent et le coupable, et je les livrai tous deux à l'abandon.

VICTORINE.

Auguste, cette action...

AUGUSTE.

Est blâmable, je le sais; mais avant d'accuser mon cœur, consentez à m'écouter jusqu'au bout. Depuis plus de six mois, je n'a-

vais pas entendu parler de Marguerite, lorsque ce matin, jugez de mon effroi! elle s'est offerte à moi sous la livrée de la misère; à ma vue ses transports, sa fureur se sont ranimés; j'allais la fuir, lorsque les caresses de son Charles ont réveillé en mon âme les sentimens de la nature. J'ai rougi de l'abandon où j'avais laissé ce malheureux enfant, et j'ai fait le serment de ne plus me séparer de lui.

VICTORINE.

Vous avez bien fait, mon ami.

AUGUSTE.

Voilà, Victorine, voilà, le secret qui pesait sur mon cœur. J'aurais pu m'épargner un pénible aveu; mais craignant que ce secret, en venant tôt ou tard à votre connaissance, ne troublât notre tranquillité; j'ai pris le parti, quoiqu'il m'en coûtât, de vous en faire moi-même la révélation.

VICTORINE.

Je n'ai qu'un regret, mon ami, c'est que vous ayez autant tardé à vous ouvrir à moi. Quelques jours plus tôt, et vous retiriez aux méchans le droit de mettre en doute votre délicatesse.

AUGUSTE.

J'en conviens... Victorine, pourtant, ne me fait pas l'injure de penser qu'aucune considération d'intérêt...

VICTORINE.

Oh! mon ami, quel soupçon!... il faudrait pour cela ne pas vous apprécier comme je le fais. Non, ce que j'ai dit n'est pas pour moi; mais pour ces gens qui ont blâmé notre mariage, et qui ne seraient que trop prompts à inculper vos intentions. Quant à votre conduite... Je dois l'avouer, Auguste, elle est bien coupable; mais le fut-elle plus encore, je crois que mon amour trouverait moyen de vous excuser. D'ailleurs, ce que vous voulez faire pour l'enfant de Marguerite répare en quelque sorte votre faute. Cependant, comme le monde pourrait vous juger plus sévèrement que moi, que ce secret demeure entre nous. Dès ce moment, votre fils devient le mien... Pour sa mère, elle est dans la peine, il faudra la secourir, l'éloigner d'ici surtout!..... Vous m'entendez, mon ami?...

AUGUSTE.

Bonne Victorine!...

VICTORINE.

Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

AUGUSTE.

Tout?... oui. (*à part.*) Tout ce que je puis avouer.

VICTORINE.

En ce cas, laissons cela; rejoignons nos amis, et que rien aujourd'hui n'altère plus notre gaîté.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAD. BERTRAND, DUBROCARD, *gens de la noce.*

MAD. BERTRAND.

Je vous dis que c'est ainsi.

DUBROCARD.

Voisine, vous ne m'apprendrez pas ces choses-là, à moi, qui suis le perruquier du neveu de la cuisinière du greffier de la conciergerie.

VICTORINE.

De quoi s'agit-il donc?...

DUBROCARD.

D'Alexis Gérard.

AUGUSTE, *s'oubliant.*

Hein, que me voulez-vous?

DUBROCARD.

Je veux que vous soyez juge dans notre discussion. La voisine Bertrand prétend que le faux monnoyeur sera exécuté aujourd'hui.

AUGUSTE, *à part.*

Aujourd'hui!... Grand dieu!...

DUBROCARD.

Et moi, je lui soutiens qu'on accorde trois jours aux condamnés.

AUGUSTE, *à part.*

Toujours ces images de supplice et de mort!...

DUBROCARD, *insistant.*

Eh bien! qu'en pensez-vous?

VICTORINE.

Eh! bon dieu, cousin, je pense que le moment est fort mal choisi pour nous occuper des ces choses-là, et que vous feriez bien, pour aujourd'hui, de laisser de côté vos formes juridiques et vos arrêts criminels. Tenez, vous voilà cause qu'Auguste a repris encore son air sombre.

DUBROCARD.

Pas possible!... c'est comme avant-hier, nous revenions, ensemble, par les quais. Je voulais régler ma montre sur l'horloge de l'Hôtel-de-ville; impossible de le décider à traverser la place

de Grève : cela, disait-il, eveillait en lui des idées trop pénibles... Conçoit-on cet excès de sensibilité.

VICTORINE.

Il fait l'éloge de son cœur.

MAD. BERTRAND.

Ah ! çà, mes amis, l'heure s'avance, et l'on ne nous fait rien dire.

DUBROCARD.

C'est particulier çà ?... monsieur le maire nous aurait-il oublié? Je vais m'informer...

AUGUSTE, *vivement.*

Non, non ; il faut attendre. (*à part.*) J'ai besoin de me remettre... (*haut.*) Aussi bien, je songe que j'ai laissé la pièce de mariage chez Victorine, et je vais profiter...

MAD. BERTRAND.

Allez donc, M. l'étourdi ; mais dépêchez-vous.

(*Fausse sortie d'Auguste.*)

DUBROCARD.

Parbleu, moi, je fais aussi mes réflexions : ma présence ici est tout-à-fait indifférente, tandis que j'ai encore une foule d'ordres à donner chez le restaurateur ; j'y vole. N'allez pas oublier l'adresse : place du Châtelet, au Veau qui tête. Tout Paris connaît çà.

MAD. BERTRAND.

Soyez tranquille.

(*Dubrocard et Auguste s'éloignent. Au même instant Marguerite et son enfant reparaissent par l'issue de droite.*)

SCÈNE VII.

VICTORINE, MAD. BERTRAND, MARGUERITE, L'ENFANT, GENS DE LA NOCE.

MARGUERITE, *à elle-même.*

Je ne sais quel pressentiment secret me ramène ici. (*apercevant Victorine.*) Que vois-je ?... Serait-ce ?...

(*Elle l'observe attentivement.*)

VICTORINE, *la remarquant.*

Voyez donc, mes amis, comme cette pauvre femme nous observe.

MAD. BERTRAND.

Eh! mais, je la connais... c'est celle qui, ce matin, sur la recommandation de ce soldat...

MARGUERITE, *à Victorine.*

C'est vous qu'on attend là? (*Elle montre la Mairie.*)

VICTORINE.

Oui. (*à part.*) Singulière question! (*à Mad Bertrand.*) Vous la connaissez, dites-vous?

MAD. BERTRAND.

Elle loge chez moi.

MARGUERITE.

Vous allez vous marier?... Vous aimez?.... Vous serez malheureuse.

VICTORINE.

Qui vous fait supposer?... Auguste m'aime aussi.

MARGUERITE.

Il vous aime?... Il vous l'a dit? mais bientôt vos larmes couleront, et pour toujours, (*bas.*) comme les miennes. (*haut.*) Puissent vos enfans ne pas être voués, comme le mien, à l'opprobre, à l'abandon, à la misère!...

VICTORINE.

O mon dieu!...

MAD. BERTRAND.

Qu'as-tu donc, ma bonne amie?

VICTORINE.

Rien... rien... L'air sinistre de cette femme... le ton qu'elle emploie.... Je ne puis me défendre d'un certain mouvement d'effroi.

MAD. BERTRAND.

Ne vas-tu pas ajouter foi à des paroles en l'air?

VICTORINE.

En effet, comme si je pouvais douter qu'Auguste m'aimera toujours, et me rendra la plus heureuse des femmes..... C'est singulier, je ne puis me rendre compte..... Venez, ma bonne amie, nous attendrons Auguste dans la Salle des Mariages.

MAD. BERTRAND.

Soit. (*Aux gens de la noce.*) Rentrons, mes amis.

(*Madame Bertrand, et les gens de la noce remontent à la Mairie. Victorine, en les suivant, jette un regard plein d'effroi sur Marguerite.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE ET SON ENFANT.

MARGUERITE.

Comme elle regardait mon fils!... avec quel trouble elle m'écoutait!... mais non... celui qu'elle aime se nomme Auguste... Auguste?... d'où vient donc qu'une secrète inquiétude me retient encore ici?... j'éprouve je ne sais quel désir de connaître celui qui va la conduire à l'autel... pourquoi?... quel intérêt?.. celui de mon repos... demeurons.

(*Elle va s'asseoir près de la Mairie, sur un banc de pierre.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à lui-même, se dirigeant vers la Mairie.*

Maintenant, je suis plus maître de moi... rejoignons Victorine.

(*il s'avance.*)

MARGUERITE, *l'apercevant.*

Dieux!...

AUGUSTE.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Où vas-tu?

AUGUSTE.

Que vous importe?

MARGUERITE.

Je veux savoir...

AUGUSTE.

Laissez-moi.

MARGUERITE.

Non, ton trouble... ces apprêts d'hymen... cette jeune femme qui tout-à-l'heure était ici...

AUGUSTE.

Fuyons!

MARGUERITE.

Arrête !... lumière affreuse!... (*elle voit la pièce de mariage.*) C'est toi qu'on attend à l'autel?

AUGUSTE.

Eh bien oui!...

MARGUERITE.

Et tu oses l'avouer?... ainsi oubliant tes sermens, mon amour, ce que tu dois à ton enfant, tu vas, en présence du ciel, t'engager à une autre!... insensé, tu ne redoutes donc pas ma fureur, mon désespoir!...

AUGUSTE.

Ils n'ébranleront pas ma résolution.

MARGUERITE.

Eh bien, va donc rejoindre ma rivale!... tu n'iras pas seul... je te suis... je veux faire valoir mes droits; ils sont ceux de la nature... toutes les mères prendront ma défense; elles se joindront à moi pour t'accabler de leurs malédictions!...

AUGUSTE.

Cédez à mes prières!...

MARGUERITE.

Je n'écoute rien!

AUGUSTE.

Plus bas! plus bas! au nom du ciel!...

MARGUERITE.

Vains efforts! tu n'étoufferas pas mes cris... ils te poursuivront jusqu'au pied des autels.

AUGUSTE.

Vous voulez donc me perdre? Marguerite, songez à votre enfant, à vous même, j'assurerai son sort, votre existence...

MARGUERITE.

Mon enfant, ma vie, ne me sont plus rien!... ma rage, la vengeance!... voilà tout ce qui m'anime!...

AUGUSTE.

Affreux délire!...

MARGUERITE, *l'entraînant.*

Viens, viens donc!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *décoré.*

Que vois-je?...

AUGUSTE.

Mon frère!...

SIMON.

Marguerite, où l'entraînez-vous?

MARGUERITE.

Là !... là !... où le monstre va consommer la trahison et le parjure.

SIMON.

Que signifie?...

MARGUERITE.

On va l'unir à une autre !...

SIMON.

Se pourrait-il?...

AUGUSTE.

Oui, mon frère.

MARGUERITE.

Vous l'entendez !...

SIMON.

Mais ce mariage ?...

AUGUSTE.

Consommé dans un moment devant les hommes, le sera bientôt devant Dieu !...

MARGUERITE.

Ah ! .. je me sens mourir !...

(*Elle tombe accablée sur le banc de pierre, où elle s'était assise.*)

SIMON.

Malheureux !... vois sa douleur... elle y succombera peut-être... et toi, quels seront tes remords, tes regrets?... tu auras tout méconnu, tout, jusqu'à mon amitié.

AUGUSTE.

Ah ! mon frère!... n'accuse pas mes sentimens pour toi ; tu fus, tu seras toujours mon soutien, mon appui, mon guide. Hélas! pourquoi la fatalité m'a-t-elle privé dans les premiers jours de ma jeunesse, de ton exemple, de tes conseils!...

SIMON.

Que veux-tu dire ?...

AUGUSTE.

Ne m'interroge pas.

SIMON.

Explique-toi, Alexis ; je l'exige.

AUGUSTE.

Non, non, je ne puis.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON DE BUREAU, *descendant de la mairie.*
Monsieur Auguste?...

SIMON.

Auguste!...

LE GARÇON DE BUREAU.

On vous attend.

AUGUSTE, *à part.*

Juste dieu!...

SIMON.

Que signifie?... pourquoi ce nom?... ce n'est pas le tien.
(*Le garçon de bureau remonte à la mairie.*)

AUGUSTE, *balbutiant.*

Mon frère...

SIMON.

Point de réponse?... mais j'y songe... tout-à-l'heure... là... (*Il s'approche du tableau des publications.*) Que vois-je? oui, Auguste Robert!....

AUGUSTE, *à part.*

Que dire?...

SIMON.

Quel est ce mystère? Alexis, parle, je veux connaître à l'instant les motifs qui t'ont porté à prendre un nom qui ne t'appartient pas. Tu gardes encore le silence?... Eh bien! je cours près de celle que tu vas épouser; je vais me présenter à sa famille, et j'apprendrai peut-être...

AUGUSTE.

Demeure, au nom du ciel!...

SIMON.

Tu me retiens?... Rougirais-tu de moi?...

AUGUSTE.

Ah! quel soupçon!...

SIMON.

Je ne suis qu'un soldat; mais ce signe de l'honneur dont mon colonel vient de me décorer...

AUGUSTE.

Crains qu'il ne se flétrisse en m'avouant pour ton frère.

SIMON.

Malheureux! que dis-tu?...

AUGUSTE.

Simon, pour toi-même, plus encore que pour moi, ne cherche pas à approfondir un trop funeste secret; contente-toi de m'abandonner... Fuis les lieux que j'habite, emmène Marguerite; et tous deux, oubliez un infortuné qui n'est que trop digne de votre pitié.

SIMON.

De la pitié?... Chaque mot accroît mes craintes, ma surprise... Alexis!...

AUGUSTE.

Le temps s'écoule... on m'attend... adieu...

SIMON, *le retenant.*

Tu ne m'échapperas pas; je veux te suivre, je veux te forcer à reprendre ton nom.

AUGUSTE.

Arrête encore une fois!... Si tu persistes à m'accompagner... tu me dévoues à l'infamie!... si tu viens hautement me nommer ton frère, c'est l'arrêt de ma mort que tu prononces. Adieu.

(*A ces mots Simon demeure immobile. Auguste entre à la mairie. Marguerite est restée sur le banc de pierre, étrangère à ce qui s'est passé, et comme privée de sentiment.*)

SCÈNE XII.

SIMON, MARGUERITE, L'ENFANT.

SIMON, *à lui-même.*

Quels discours!... il m'ont glacé d'effroi!... Alexis se serait-il rendu coupable?... Quel souvenir!... En effet, mon colonel vient de me demander tout-à-l'heure si j'avais des parens; sur la réponse que je lui fis que j'avais un frère. — Où est-il en ce moment, a-t-il ajouté? — A Paris, colonel. — Depuis combien de temps l'as-tu vu? — Je le quitte à l'instant. — Et sa conduite?... — Doit être celle d'un honnête homme. — Tant mieux; je craignais... et il a changé de conversation. Mon colonel aurait-il appris?... Oh! non, non; après tout, Alexis est mon frère, le même sang coule dans nos veines, il n'a pu devenir criminel. (*Regardant Marguerite.*) L'infortunée!... elle est accablée par l'excès de son désespoir... Marguerite?...

MARGUERITE.

Qui êtes-vous?... Laissez-moi.

L'ENFANT.

Maman...

MARGUERITE.

Va-t'en !...

SIMON.

Que faites-vous ?... quoi, vous repoussez votre enfant ?...

MARGUERITE.

Oui, je le repousse !... il me rappelle son père... ma honte... mon malheur !... éloignez-le... éloignez-vous !... laissez-moi seule ici expirer de douleur !...

SIMON.

Marguerite, rappelez votre raison.

MARGUERITE.

De la raison !... je n'en conserve plus que pour me venger !...

SIMON.

Quel dessein est le vôtre ?... Ils vont bientôt sortir..... vous souffririez trop en demeurant ici ; venez avec moi..... Rentrons, Marguerite.

MARGUERITE.

Non !... Je veux qu'ils me trouvent sur leur passage..... Je veux que mes imprécations, en se mêlant aux accens de leur joie, remplissent leur âme d'amertume et de trouble !...

SIMON.

Encore une fois, Marguerite, cédez aux conseils d'un véritable ami... Venez, venez, vous dis-je.

(*Il saisit le bras de Marguerite, et l'entraîne.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, COLPORTEURS.

(*Un brouhaha de crieurs publics se fait entendre au loin. Les mots de Cour d'assises, de peine de mort sont les seuls qu'on distingue d'abord.*)

SIMON.

Encore une famille déshonorée !...

(*Il continue son chemin.*)

UN COLPORTEUR, *traversant la rue.*

« Arrêt de la Cour d'assises, qui condamne le nommé Alexis » Gérard à la peine de mort. »

MARGUERITE, *frappée.*

Alexis Gérard !...

SIMON, *de même.*

Hein?... quel nom?... vous l'avez entendu comme moi?... Grand dieu?... serait-ce?... mais non, non, c'est impossible.

MARGUERITE.

Alexis Gérard!...

(*Un autre colporteur commence à crier le jugement.*)

SIMON, *l'arrêtant.*

Un moment!... remettez-moi vîte un de ces papiers.

LE COLPORTEUR.

Voilà, camarade.

SIMON, *le payant.*

Tenez.

(*Le colporteur s'éloigne en criant; Simon accourt à l'avant-scène, parcourt rapidement la feuille, en donnant des signes de surprise et d'effroi.*)

MARGUERITE.

Eh bien?...

SIMON.

Je m'y perds!... Tenez, voyez vous-même... le nom, l'âge, l'état, tout est conforme... et pourtant... (*Il remet le papier à Marguerite, qui le lit avec empressement.*) (*A lui-même.*) Je m'égare en conjectures... lui seul peut m'expliquer ce fatal mystère... Courons!...

(*Il se dirige vers la mairie, et s'arrête en voyant toute la noce en sortir. Auguste en tête, donne la main à Victorine.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AUGUSTE, VICTORINE, MAD. BERTRAND,
Gens de la noce.

SIMON, *apercevant Auguste.*

Le voilà!... (*Il court à lui, et l'amène sur le devant de la scène.*) Viens, viens, malheureux!...

AUGUSTE.

Que me veux-tu?...

SIMON.

Écoute!... écoute!...

UN COLPORTEUR, *passant dans la rue.*

« Arrêt de la Cour d'assises, qui condamne le nommé Alexis
» Gérard, ouvrier horloger, à la peine de mort!...

AUGUSTE, *dans le plus grand trouble, et à voix basse.*

Mon frère!... mon frère!... ne me trahis pas!...

(*Il tombe évanoui aux pieds de Simon. Cri général. Tout le monde s'empresse auprès de lui, pour lui donner du secours.*)

SIMON.

Il est coupable!... je suis déshonoré!!!

(*Il arrache sa croix.*)

MARGUERITE.

Ah!... je serai vengée!...

(*On prodigue des soins à Auguste. Simon reste accablé, la figure dans ses mains. Les cris des colporteurs continuent sur tous les points du carrefour.*)

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente un des salons du restaurant connu sous le nom du Veau qui Tète. *Au fond, trois grandes croisées ouvrant sur un balcon, qui est censé régner sur toute la façade du bâtiment. Lorsque ces fenêtres sont ouvertes, le spectateur doit apercevoir le haut de la colonne de la place du Châtelet; et sur un plan, beaucoup plus éloigné, la tour de l'Horloge, et une partie des maisons des quais aux Fleurs et de l'Horloge, sur l'autre rive de la Seine.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBROCARD, GARÇONS DU RESTAURANT.

DUBROCARD.

Ah!... çà garçons!... attention!... que chacun soit à son poste... et que le service ne languisse pas!...

UN GARÇON.

Monsieur a-t-il choisi les vins?...

DUBROCARD.

Oui, vous donnerez du Bourgogne aux vieillards!... du Bordeaux aux hommes faits, et du Champagne à nos jeunes gens!... surtout, je vous le recommande!... que le dîner soit chaud, les vins frais!... le café fort... et les rafraîchissemens...... faibles... je n'y vois pas d'inconvéniens... allez!... Ah!... un moment!... nos musiciens sont-ils arrivés?...

UN GARÇON.

Oui, Monsieur!...

DUBROCARD.

Tant mieux, parce qu'en attendant le dîner, si nos jeunes filles veulent danser une contredanse... Ayez bien soin de ces braves

gens, entendez-vous ; mais cependant pour qu'ils soient en état de remuer le bras... tâchez... qu'ils ne lèvent pas trop le coude... vous comprenez...

LE GARÇON.

Oui, Monsieur...

DUBROCARD.

Vienne, maintenant, notre monde quand il voudra!... Eh! mais... je crois que j'entends une voiture... vite, vite... allez recevoir...

(Les garçons sortent précipitamment.)

SCÈNE II.

DUBROCARD, MAD. BERTRAND, *et trois ou quatre personnes, seulement, de la noce.*

DUBROCARD.

C'est vous, voisine?... Comment, sans nos jeunes gens?...

MAD. BERTRAND.

Il est survenu, tout-à-l'heure, un petit accident qui retardera peut-être de quelques instans leur arrivée.

DUBROCARD.

Un accident?...

MAD. BERTRAND.

Oui ; le marié s'est trouvé mal...

DUBROCARD.

A quoi attribue-t-on?...

MAD. BERTRAND.

On n'en sait rien : nous sortions de la Mairie, lorsque ce soldat, que vous avez vu ce matin, est venu brusquement prendre Auguste à part, lui a dit quelques mots à l'oreille, et soudain le pauvre jeune homme est tombé sans connaissance.

DUBROCARD.

Pas possible?...

MAD. BERTRAND.

Grâce au ciel, ce n'était rien, car il a repris ses sens, et vous n'allez pas tarder à le revoir.

DUBROCARD.

Encore quelque lubie de sensibilité! ce garçon-là a le système nerveux, furieusement irritable!... Mais qu'est-ce qui nous arrive?...

MAD. BERTRAND.

C'est lui... *motus!*...

SCÈNE III.

LEZ MÊMES, VICTORINE, AUGUSTE, *Gens de la noce*, etc.

DUBROCARD, *allant au-devant d'Auguste.*

Eh ben, cousin, comment çà va-t-il maintenant?...

AUGUSTE, *affectant un air gai.*

Bien, tout-à-fait bien, mes amis.

VICTORINE.

Sans doute, cette légère crise n'a été que l'effet d'un violent saisissement; mais grâce aux prompts secours que nous avons donnés à Auguste, son état a bientôt cessé d'être allarmant, et nous vous le ramenons, tout disposé à partager, maintenant, vos plaisirs et votre joie...

AUGUSTE, *avec contrainte.*

Oui, mes amis... de la joie!... du plaisir!... je veux...

DUBROCARD.

C'est égal, cousin!... nous nous querellerons, je vous en préviens... Comment diable!... la moindre bagatelle agit sur vous, comme sur un enfant? vous êtes homme, morbleu!... de la fermeté!...

MAD. BERTRAND, *à qui Victorine a fait signe qu'elle désirait être un moment seule avec Auguste.*

Allons, c'est bon, monsieur l'esprit fort!... laissons cela, et venez un moment avec nous, jouir du superbe coup-d'œil que présente ce balcon.

DUBROCARD.

Oui, oui, allez sur le balcon; moi je vais faire un tour à la cuisine.

(*Toute la société se retire dans le fond.*)

VICTORINE, *dès que tout le monde est éloigné.*

Dans le trouble où m'a jetée votre évanouissement, mon ami, je n'ai plus songé à ce militaire; quel terrible secret est-il donc venu vous révéler?

AUGUSTE, *embarrassé.*

Un secret, Victorine?... il n'en est pas...

VICTORINE.

Vous cherchez à me tromper, mais moi, je devine.

AUGUSTE, *avec effroi.*

Que dites-vous?

VICTORINE.

Oui, mon ami, ce soldat, madame Bertrand le connaît, il loge chez elle, avec une femme, un enfant...

AUGUSTE.

Eh bien?...

VICTORINE.

Eh bien, cette femme, c'est Marguerite, sans doute; et cet homme sera venu en son nom...

AUGUSTE, *à part.*

Confirmons son erreur!... (*haut.*) En effet, ma bonne amie, je ne saurais nier...

VICTORINE.

Alors pourquoi vous affecter si vivement d'une circonstance qui ne pouvait vous faire aucun tort dans mon esprit, puisque j'étais prévenue.

AUGUSTE.

J'en conviens... mais une émotion involontaire... la crainte d'une scène aussi désagréable pour vous que pour moi-même.

VICTORINE.

Allons, vous êtes un enfant, je vous l'ai déjà dit, quelque tentative que l'on fasse pour troubler ma félicité, tant que je posséderai votre cœur, je ne craindrai ni les méchans, ni les envieux.

AUGUSTE.

Chère et bien-aimée Victorine!...

VICTORINE.

Pour la dernière fois, qu'il ne soit plus question aujourd'hui, entre nous, de ce qui vient de se passer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GARÇON DU RESTAURANT.

VICTORINE.

Que voulez-vous?

LE GARÇON.

Il y a, en bas, un soldat qui demande à parler à monsieur le marié.

AUGUSTE, *à part.*

C'est mon frère!...

VICTORINE.

Encore cet homme?.. Que vous veut-il? Vous parler de Marguerite, sans doute, renouveler vos douleurs... Il ne faut point le voir... (*Au garçon.*) Dites qu'Auguste ne peut en ce moment...

AUGUSTE, *vivement.*

Non, demeurez... il faut... je ne puis me dispenser d'entretenir un moment ce soldat... (*Au garçon.*) Dites-lui de venir. (*Le garçon sort.*)

VICTORINE.

Quoi! vous voulez?..

AUGUSTE.

Je ne vous demande que quelques minutes. Je vais lui dire d'éloigner cette femme, cet enfant; de les emmener loin de Paris. Evitez qu'on ne nous interrompe, afin que je sois seul, bien seul avec ce soldat.

VICTORINE.

Soit... Oh! mon dieu, pour une journée qui me promettait tant de bonheur... Ai-je assez de tourmens.

AUGUSTE.

Puissé-je ne plus jamais vous en causer.

(*Au moment où Victorine s'apprête à se retirer, Simon paraît. Son regard est sévère, et Auguste, à sa vue, semble éprouver un frémissement involontaire. On les laisse seuls.*)

SCÈNE V.

AUGUSTE, SIMON.

(*Auguste, dès que Victorine est éloignée, va pour se jeter dans les bras de Simon.*)

SIMON, *le repoussant.*

Un moment! je ne viens point pour chercher de vaines démonstrations d'amitié. Ton nom, frappé d'un arrêt de mort, ta présence ici au milieu des jeux, des plaisirs, voilà le mystère que je veux éclaircir.

AUGUSTE, *d'une voix étouffée par les sanglots.*

Mon frère!.. (*Il veut lui prendre la main, Simon la retire.*)

SIMON.

Ne me donne plus ce titre qui fait ma honte et mon désespoir; tu as flétri le nom que je porte, tu m'as contraint à renoncer à la noble récompense que m'avaient valu mes blessures et mes services, tu m'exposes enfin à devenir le rebut de mes compagnons d'armes. Ah! plût à Dieu que je fusse mort au champ d'honneur avant de connaître l'opprobre dont tu me couvres en ce moment.

AUGUSTE.

Par pitié, ne m'accable pas... Oui, aux yeux de la société,

aux yeux de la loi, j'ai pu me rendre coupable ; mais dans mes remords, dans mon désespoir, quel sera mon refuge si le seul ami sur qui je doive compter, si mon frère me repousse et refuse d'entendre ma justification...

SIMON.

Ta justification?.. en est-il encore pour toi quand les juges ont prononcé quand la loi te condamne?..

AUGUSTE.

Si je fus coupable, accuses-en mon étoile, la misère, ma faiblesse, mais rends justice à mon cœur, il fut égaré!.. mais jamais, non jamais, il ne fut perverti!.. Marguerite, voilà la cause première de ma perte!.. Dégradé par une liaison qui avait étouffé en moi tout sentiment généreux, entraîné déjà par ses détestables conseils. C'est elle, oui, c'est cette femme indigne qui a ouvert devant moi, le chemin qui conduit à l'infamie!..

SIMON.

A l'infamie!..

AUGUSTE.

Fuyant sa présense, j'arrive à Paris, sans ouvrage, sans ressources, sans ami; un funeste hasard m'en fit rencontrer un qui, comme moi, près de mourir de faim, renouvela l'odieuse proposition que Marguerite m'avait faite d'utiliser ces talens, que le ciel m'avait donnés pour un autre usage, à fabriquer de la fausse monnaie.

SIMON.

Et tu as pu consentir?..

AUGUSTE.

Je refusai d'abord avec horreur ; mais la misère, les sollicitations de Robert, l'assurance qu'il me donnait de l'impunité... Que te dirai-je enfin? cette première pensée du crime inculquée déjà dans mon âme, par l'indigne Marguerite; ma faiblesse, la fatalité, peut-être, finirent par m'arracher un funeste consentement!..

SIMON.

Il est donc vrai!.. Voilà, comme, en s'écartant de l'honneur, l'âme se ferme bientôt à tout sentiment vertueux : on commence par une faute, on finit par un crime!..

AUGUSTE.

Ecoute-moi, mon frère, tu dois tout savoir!.. Nous ne réussîmes que trop bien à nous rendre criminels, et sous de faux noms, habitant un faubourg, nous vivions par ce moyen, mais non sans remords!.. lorsqu'un soir, Robert parut dans le réduit que nous habitions, l'air égaré, les traits bouleversés par la crainte : Alexis, me dit-il, il faut fuir, nous séparer la justice est instruite, elle est sur nos traces!

SIMON.

Grand Dieu !

AUGUSTE.

Nous nous hâtâmes d'abandonner notre demeure. Avant de me quitter, seul je suis signalé, me dit-il ; mais quelque soit mon sort, ne crains rien, Alexis, je mourrai avant de te faire connaître comme mon complice!.. Nous nous separâmes, j'errai toute la nuit dans les rues de Paris ; le matin je m'aperçus que, soit préméditation, soit plutôt effet du hasard et de la promptitude que nous avions mise à fuir, Robert s'était emparé de mes papiers en me laissant les siens qui, du reste, étaient en règle. Quelque contrariété que dût me causer ce bizarre incident, dans la crainte de nous compromettre l'un et l'autre, je résolus de prendre dès lors le nom d'Auguste Robert... Un accident me mit à même de sauver la vie à Victorine ; elle m'accueillit, me reçut chez elle, me traita comme un ami... Enfin, depuis notre séparation, je n'avais pas entendu parler de Robert, et sous son nom j'allais conduire Victorine à l'autel, lorsque ce jour même j'apprends que mon complice, sous le nom de Gérard, sous mon propre nom, désormais couvert d'un opprobre éternel, va monter sur l'échafaud, fidèle au serment qu'il m'a fait de ne point me trahir... Mais, hélas ! le supplice qui l'attend sera moins cruel que le remords que j'éprouve d'avoir trompé Victorine !..

SIMON.

Malheureux !.. Mais que servirait des reproches?.. Tous deux en ce moment, nous devons nous abstenir d'ajouter un mot de plus, adieu !.. Tes aveux ont dicté ma conduite, et je vais...

AUGUSTE.

Eh ! quoi, tu m'abandonnes mon frère !

SIMON.

Je le dois, il le faut.

AUGUSTE.

Demeure, au nom du ciel !

SIMON.

Insensé ! qu'exiges-tu ? n'est-ce point assez d'être instruit de ton déshonneur? Veux-tu me forcer d'en être témoin. Laisse-moi te fuir !..

AUGUSTE.

Où vas-tu?

SIMON.

Déposer cet habit que je ne suis plus digne de porter, rendre à mon colonel ce signe de l'honneur qui faisait ma gloire et qui ne saurait s'allier à un nom flétri !

AUGUSTE.

O douleur!

SIMON.

Me rendre enfin sur une terre étrangère, loin de mon pays, pour y pleurer mon malheur et ton infamie!

AUGUSTE.

Mon frère!

SIMON.

Laisse-moi! adieu! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

AUGUSTE, *seul.*

Il me fuit!.. Il m'accable de son mépris. Ah! j'en suis bien digne, moi qui lui ravis l'honneur, l'honneur pour un soldat, le plus précieux des biens!.. Rassure-toi cependant, mon frère, si je suis découvert, tu n'auras pas la douleur de me voir monter sur l'échafaud!.. Depuis long-temps j'ai prévu cet instant terrible, et quand il arrivera...

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTORINE, DUBROCARD, GENS DE LA NOCE, etc.

VICTORINE.

Ce soldat est parti... et nous revenons près de vous, mon ami... (*Elle l'observe.*) Mais là j'en étais sûre; vous voilà plus triste encore!

AUGUSTE.

Non; vous vous abusez, Victorine...

VICTORINE.

Prouvez-le moi donc en prenant part à la joie générale.

DUBROCARD.

Eh! sans doute, de la gaîté, morbleu; car, enfin, nous sommes ici pour nous amuser; et vous, mon cher marié, vous n'avez pas du tout l'air d'être à la noce!..

VICTORINE.

Cet air sombre se dissipera, sans doute... dès qu'il nous verra tous en train de nous divertir... Mais qu'est donc devenu Mad. Bertrand, je ne la vois plus...

DUBROCARD.

Elle est allée rue de la Harpe, chercher deux de ses amies... Elle sera de retour dans un moment.

VICTORINE.

A la bonne heure.

DUBROCARD.

Ah ! çà, songeons au principal. Garçon ! garçon !... (*Le garçon paraît.*) Quelle heure est-il?

LE GARÇON.

Monsieur? bientôt quatre heures...

AUGUSTE, *à part.*

Quatre heures !.. Malheureux Robert !..

DUBROCARD.

Bien. Disposez-vous à servir le dîner ; lorsque quatre heures sonneront à l'Hôtel-de-Ville, nous nous mettrons à table.

LE GARÇON.

Çà suffit, monsieur.

DUBROCARD, *aux gens de la noce.*

Ah ! çà, nous autres, qu'allons-nous faire en attendant le dîner ?.. Si l'on dansait une contredanse.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui... non, non.

DUBROCARD.

Les avis sont partagés, à ce que je vois... Eh bien, attendez, il y a moyen de s'arranger... Formons des jeux innocens pour ceux qui ne ne veulent pas danser, et une contredanse pour ceux qui ne joueront pas... Hein, qu'en dites-vous ?..

TOUS.

C'est cela ! c'est cela !..

DUBROCARD.

En ce cas, messieurs les danseurs, invitez vos dames... monsieur notre marié veut-il ouvrir le bal ?

VICTORINE.

Non, non, Auguste n'est pas encore bien remis, et je craindrais que la contredanse...

DUBROCARD.

Ne le fatiguât ?.. Oh ! diable, vous avez raison !.. les conséquences pourraient en être graves !.. Allons, en place, vous autres, et nous, ici.

(*Une partie de la société se retire dans un coin du théâtre pour jouer aux jeux innocens, tandis que l'autre se met en place pour la contredance.*)

VICTORINE, *qui fait partie des premiers.*

Auguste, venez donc auprès de moi.

AUGUSTE, *à part.*

Des jeux, des danses, et dans mon cœur, le remords, le désespoir!..

(*Il cherche à surmonter ces pénibles idées et va s'asseoir près de Victorine. La contredanse commence.*)

BALLET.

A la fin du Ballet, quatre heures sonnent.

DUBROCARD, *interrompant subitement les danses.*

Attendez!... Deux, trois, quatre!..... Quatre heures!... à table!... à table.

(*Ce cri est répété par tous les gens de la noce.*)

AUGUSTE.

Tout est fini pour lui... il marche à la mort!...

DUBROCARD, *écartant les stores des croisées.*

Tiens, tout ce monde sur la place, et sur le pont... et là bas. (*au garçon.*) Levez donc les stores. (*On lève les stores et l'on aperçoit la place, les quais et le pont couverts de peuple.*) Ah!... je vois ce que c'est, ils attendent le faux monnoyeur!... Oui, oui, tiens le voilà qui sort de la conciergerie; distinguez-vous les soldats... il va passer!... il va passer!... venez donc voir!..... (*Tout le monde se presse sur le balcon pour regarder.*) Le voilà!.. le voilà!..

(*Profond silence.*)

AUGUSTE.

Les forces m'abandonnent!... je succombe!...

(*Il tombe sur une chaise qui est près de lui. Victorine se précipite vers lui.*)

VICTORINE.

Auguste, mon ami!...

(*Au bruit que Victorine vient de faire, tout le monde se retourne et vient entourer les mariés.*)

DUBROCARD.

Eh bien! qu'est-ce qu'il lui prend donc encore? serait-ce?...

AUGUSTE.

Le sort de ce malheureux... oui!...

VICTORINE.

N'est-ce pas naturel... c'est votre faute aussi... quel plaisir barbare trouvez-vous à être témoin de l'agonie d'un malheureux que l'on traîne au supplice... Abandonnez cet horrible spectacle à ceux qui ont perdu tout sentiment d'humanité!...

(*On baisse les stores.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAD. BERTRAND, *et deux de ses amies.*

DUBROCARD.

Ah!... voilà ma voisine... Arrivez donc, je craignais que vous n'eussiez oublié l'heure du dîner.

MAD. BERTRAND.

Ne m'en parlez pas, j'ai cru que nous ne pourrions jamais revenir; il y a un monde sur la place... On parle d'un grand événement... le faux monnoyeur ne sera pas exécuté aujourd'hui.

AUGUSTE, *à part.*

Qu'entends-je?...

DUBROCARD.

Pourquoi donc?...

MAD. BERTRAND.

Je ne sais pas au juste... il est question d'aveux, de révélations...

AUGUSTE, *à part, avec effroi.*

Juste ciel!... Robert m'aurait-il trahi?...

MAD. BERTRAND.

Et comme nous passions devant le palais de justice, la garde sortait pour aller arrêter le complice qui, dit-on, a été dénoncé par une femme!...

AUGUSTE, *à part.*

C'est Marguerite! je suis perdu!...

DUBROCARD.

Tiens, dites donc vous autres, ce sont sans doute ces soldats-là que nous avons aperçus tout-à-l'heure, et que nous avons pris de loin pour l'escorte qui accompagnait le patient.

(*Depuis un moment on entend une grande rumeur sur la place.*)

AUGUSTE.

D'où vient ce bruit?

MAD. BERTRAND.

C'est sur la place du Châtelet...

VICTORINE.

Que se passe-t-il donc?...

DUBROCARD.

Attendez, je vais voir. (*regardant par-dessus le balcon.*) Ce sont des soldats accompagnés d'une foule immense de peuple...

VICTORINE.

Des soldats?...

DUBROCARD.

Ils se dirigent de ce côté...

AUGUSTE, *à part.*

Viendraient-ils déjà m'arrêter?...

DUBROCARD.

Voilà qu'ils désignent cette maison...

TOUS.

Que signifie?...

AUGUSTE, *à part.*

Plus d'espoir... (*Haut.*) Victorine, retirez-vous...

VICTORINE, *avec anxiété.*

Me retirer?... et pourquoi?...

AUGUSTE.

Il le faut... vous ne devez pas être témoin..... laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je.

VICTORINE.

Vous laisser, dans ce moment affreux; non, non.

AUGUSTE.

Mes amis... je vous en conjure, il en est temps encore, emmenez Victorine... Arrachez-là d'auprès de moi... épargnez-lui le plus funeste coup!...

DUBROCARD.

Quel horrible mystère!...

VICTORINE, *se jetant sur Auguste, qu'elle étreint dans ses bras.*

Jamais, jamais!... je ne quitterai mon époux!...

AUGUSTE, *cherchant à se dégager.*

Que faites-vous?...

DUBROCARD.

On monte cet escalier...

AUGUSTE.

Il est trop tard!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE.

VICTORINE.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Fuis, malheureux!...

VICTORINE.

Pourquoi fuir?

MARGUERITE.

Dénoncé à la justice, on vient pour t'arrêter.

TOUS.

L'arrêter !...

VICTORINE.

Lui, Auguste?...

MARGUERITE.

Non... mais Alexis Gérard!...

TOUS.

Gérard !...

VICTORINE.

Quelle atroce supposition!... Mon ami, vous ne démentez pas les discours de cette femme?

AUGUSTE.

Je le voudrais en vain...

VICTORINE, *avec effroi.*

Que dites-vous?...

AUGUSTE, *se jetant à ses pieds.*

Pardonne... pardonne, ma Victorine; jamais, non jamais remords n'égaleront ceux que j'éprouve en ce moment, de t'avoir entraîné avec moi dans l'abîme.

VICTORINE.

Vous êtes donc?...

AUGUSTE.

Un misérable que la société a rejeté de son sein, et dont elle réclame le juste châtiment; le complice de l'homme criminel qui allait aujourd'hui porter sa tête sur l'échafaud... Celui que cette femme vient de dénoncer à la justice... Alexis Gérard, enfin!...

VICTORINE.

Ah! je me meurs!...

(*Elle tombe sans connaissance dans les bras des invités, mouvement général d'horreur.*)

AUGUSTE, *se précipitant vers elle.*

Victorine!... Victorine!...

MAD. BERTRAND, *le repoussant.*

Éloignez-vous, malheureux! ne troublez pas les derniers instans de cette infortunée! laissez-là mourir en paix!...

TOUS.

Éloignez-vous!... éloignez-vous!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ENFANT.

L'ENFANT, *accourant.*

Maman, maman, des soldats!...

TOUS.

Des soldats!...

MARGUERITE.

Il est perdu!... ô malheureuse! qu'ai-je fait?... (*elle demeure un moment anéantie, et tout-à-coup, inspirée par une résolution subite, elle s'approche d'Alexis.*) Alexis, mon fils!.. Adieu!...

(*Elle prend la fuite, et disparaît précipitamment; pendant ce temps, on a transporté Victorine dans une pièce à gauche.*)

SCÈNE XI.

AUGUSTE, DUBROCARD, L'ENFANT, MAD. BERTRAND, LE MAGISTRAT, *Gens de la noce, Soldats.*

LE MAGISTRAT, *s'avançant, suivi seulement de deux hommes, en bourgeois comme lui.*

Au nom de la justice, qui d'entre vous se nomme Alexis Gérard?... (*profond silence.*) Point de réponse? amenez celle qui l'a dénoncé, qu'elle paraisse et le désigne. (*cris au dehors.*) Que signifie?....

DUBROCARD, *à la fenêtre.*

Une malheureuse vient de tomber dans la rivière!... c'est elle!... c'est Marguerite!

(*Le Magistrat a fait un signe au dehors, les gardes paraissent; à leur vue, l'enfant est effrayé; mais il se précipite à genoux devant les soldats.*)

L'ENFANT.

Messieurs les soldats, je vous en prie; n'arrêtez pas mon papa Alexis!...

(*Il court à son père.*)

LE MAGISTRAT.

Alexis!...

MAD. BERTRAND.

Malheureux enfant, tu livres ton père!...

LE MAGISTRAT, *à Auguste.*

Alexis Gérard, il faut me suivre...

AUGUSTE, *à part.*

Grand dieu! l'échafaud!... non. Tant d'émotions réunies... (*haut.*) Monsieur, celle à qui j'allais unir mon sort, est là... dans cette salle... permettez que j'implore à ses pieds le pardon

de mes crimes. Monsieur le Magistrat, au dernier instant de sa vie, ne doit-on pas demander grâce à celle qu'on a si cruellement, si indignement trompée?...

LE MAGISTRAT *aux soldats.*

Messieurs, veillez à ce qu'il ne puisse s'échapper. (*à Auguste.*) Allez donc.

(*Après avoir embrassé son fils, Auguste entre dans la pièce à gauche, suivi de quelques soldats, dont deux restent à la porte.*)

MAD. BERTRAND, *qui tient l'enfant auprès d'elle.*

Pauvre petit! puisses-tu ne jamais connaître les crimes de tes parens!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *accourant.*

Il est sauvé!... Alexis!... où est-il?... où est mon frère?...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE, *en désordre, sortant de la salle à gauche.*

Alexis!... vous demandez Alexis?... il est là... là!... expirant!...

SIMON.

Ah!... mon frère!...

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *pâle, défait, sort de la salle, et aperçoit Simon.*

Mon frère!...

SIMON.

Je t'apportais ta grâce!...

TOUS.

Sa grâce!...

AUGUSTE, *mourant.*

Tu vivras donc sans déshonneur!... Victorine, mes amis... je fus plus malheureux que coupable... pardonnez-moi!... Quant à toi, malheureux enfant!...

SIMON.

Frère, emporte au moins cette idée consolante : je lui tiendrai lieu de père.

AUGUSTE.

Adieu!... je meurs.

(*Auguste tourne un regard mourant sur Victorine, qui s'évanouit, et tombe dans les bras de madame Bertrand; Simon presse l'enfant sur son sein, et chacun exprime le sentiment que lui imprime cette scène douloureuse.*)

TABLEAU.

FIN.